

## Un désir averti (de l'analyste) vaut pour deux

Pierre Marchal

En ces temps où les politiques s'interrogent sur la légitimité des différentes approches psychothérapeutiques et focalisent leur attention sur l'évaluation et son corollaire, l'efficacité, en ces temps où, en écho, les milieux « psy » s'agitent, voire se disputent à propos de leurs places respectives, il est utile que les psychanalystes reviennent sur ces questions et, un par un, tentent d'articuler, le plus justement possible, ce qui fait la spécificité de leurs interventions : comment penser ce qui est opérant dans les cures qu'ils dirigent. Ceci suppose évidemment qu'ils puissent, dans un premier temps, rendre compte de ce qui constitue une cure analytique. Nous recoupons ici une problématique particulièrement vive et actuelle, celle de savoir si la psychanalyse est ou non une psychothérapie. Certains pensent que oui, même s'il s'agit d'une psychothérapie spécifique, mobilisant des concepts et des techniques qui lui sont propres, mais malgré tout, une psychothérapie parmi tant d'autres. D'autres pensent que non et s'en tiennent à cette différence, à cette opposition. D'autres enfin, s'ils affirment que la psychanalyse n'est pas une psychothérapie, reconnaissent pourtant qu'elle peut avoir, qu'elle a des effets psychothérapeutiques.

Cette dernière position, qui pourrait paraître de consensus, ne clôt pas le débat. La question rebondit : qu'est-ce donc que ces « effets psychothérapeutiques » ? S'agit-il d'une levée des symptômes, d'un retour à une « normalité psychique », sans que l'on sache trop bien ce qu'est cette normalité ? Est-ce quelque chose qui nous déporte, nous pousse du côté de la guérison ? Lacan, dans cette interview accordée en 1973 à l'ORTF et publiée sous le titre de *Télévi-*

sion, déclarait : « La guérison, c'est une demande qui part de la voix d'un souffrant, d'un qui souffre de son corps ou de sa pensée... »<sup>1</sup>

Cela peut nous paraître évident et pourtant cela constitue un écart, voire un renversement par rapport à l'opinion commune qui pense la guérison, non pas comme une demande, mais comme l'offre que la médecine propose en réponse à la plainte d'un patient. Ce que Lacan nous fait remarquer, c'est que le patient n'est pas réduit à la plainte. Il demande et il demande d'être guéri, supposant au médecin non seulement le savoir qui opère cette guérison, mais encore la bienveillance à son égard, sa volonté de guérir. Répondre à cette demande dans le transfert, c'est la vocation de la médecine. Et comment répond-elle ? Ici encore, gagnés par la fièvre technique, nous serions tenter de répondre : par un traitement, un programme thérapeutique qui se traduit le plus souvent par une prescription de médicaments, de « pharmacon ».

Nous savons, par le quotidien de nos cures, que ceux qui s'adressent à nous, le font, le plus souvent dans *cette* (et non pas « la ») logique médicale<sup>2</sup>. Certains d'ailleurs persistent à nous appeler « docteur », malgré nos mises au point ! C'est qu'ils viennent demander un ou des « entretiens-médicaments » et ils s'étonnent souvent, après quelques entretiens, que « ça n'aille pas mieux » ou même que « depuis que je viens vous voir, ça va plus mal. »

A cette plainte redondante, il ne conviendrait pas de réagir par la compassion. Mais pas davantage par une sorte de durcissement, un « je ne veux rien entendre », ce qui serait quand même le comble pour un analyste ! Cela nous rendrait sourd aux impasses dans lesquelles s'enferme notre pas-encore-analysant. On comprend bien que l'enjeu majeur de ces premiers entretiens est de déplacer la demande. L'analyse ne devient effective que lorsque l'analysant cesse d'être un patient soutenu par cette demande de guérison. C'est très exactement ce que Lacan pointait quand il parlait de l'acte qui inaugure la cure et qui est de la responsabilité de l'analyste<sup>3</sup>.

Une des vignettes cliniques proposées par Nicole Stryckman, dans son article « Le transfert, sa liquidation et le désir de l'analyste »<sup>4</sup>, à propos d'une patiente qui se faisait vomir, est tout à fait éclairante sur ce point. A la constatation qu'aucun

- 
1. Jacques Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1973, p. 17.
  2. Lacan continue son propos, à propos de la guérison : « L'étonnant est qu'il y ait une réponse, et que de tout temps la médecine a fait mouche par des mots. » Et non pas par des médicaments.
  3. Voir le Séminaire XV, *L'acte psychanalytique*, 1967-1968, Editions de l'Association Lacanienne Internationale, hors commerce.
  4. Cf. article de N. Stryckman dans ce numéro.

médecin n'a pu la délivrer de ce symptôme et à sa ponctuation : « C'est incroyable », l'analyste enchaîne avec beaucoup d'à propos : « Il semble que pour vous il soit incroyable que vous puissiez produire cet arrêt. » A quoi la patiente lui répond, du tac au tac : « Vous ne pensez tout de même pas que vous allez y arriver. »

Comment entendre cette dernière réponse de la patiente ? On peut bien évidemment la prendre du côté de la réaction thérapeutique négative qui porte la marque du transfert comme résistance. Ce qu'elle est certainement. D'où la réaction habituelle de l'analyste : le silence qui traduit son refus d'entrer dans cette dispute d'amour. Mais il n'est pas sûr que ce silence permette à la patiente un quelconque déplacement par rapport à sa problématique. Nous pourrions peut-être tenter de l'entendre « en plus », autrement. Au-delà de l'affect contre-transférentiel dans lequel la patiente tente peut-être de piéger l'analyste. Au ras du signifiant. Comme ce qui viendrait confirmer ce que l'analyste venait de lui dire en reprenant le signifiant « incroyable » et en lui faisant entendre que c'est à elle qu'il revient de mettre fin à ses vomissements. Ou encore, autre version : que c'est elle qui tient à ces vomissements pour cause de jouissance déplacée. Ce qui reviendrait à lui signifier que ce qu'elle dit, c'est exactement de cela dont il s'agit : il (l'analyste) ne va tout de même pas se mettre en cette place d'où il penserait qu'il va y arriver ! Avec toute l'ambiguïté sémantique qui plane sur le « y » : « Non, vous ne parviendrez à me subtiliser ce qui fait support à ma jouissance ! » Bien sûr que non. Il ne s'agit pas de lui substituer sa jouissance, mais plutôt de l'amener en ce point où elle pourra laisser tomber cet objet qu'elle ne cesse pourtant de « rendre ».

Nous aurons sans doute l'occasion de revenir sur cette question qui tourne autour de la jouissance du sujet et de la place de l'analyste. Lacan, dans la dernière partie de son enseignement, insistera sur la place de l'analyste dans la cure en la caractérisant comme étant celle de l'objet a pour son analysant. C'est ainsi, me semble-t-il, qu'il reformule ce qu'il avait auparavant avancé quant au désir du psychanalyste.

\*\*\*

Ce qui est vrai pour chaque analyste, l'est aussi pour les « institutions » analytiques qui n'ont pas d'autre raison d'être que d'assumer la responsabilité de former des psychanalystes ; elles ne peuvent, de ce fait, faire l'impasse sur cette question de l'opération analytique. Laquelle question est au cœur même de leur travail.

J'ai mis ce terme « institutions » entre guillemets pour souligner la difficulté qu'il y a à parler d'institutions analytiques. Nous n'aborderons pas directement cette question ici, mais je tiens à souligner le fait que d'introduire, à la suite de Lacan, cette dimension du « désir de l'analyste » ne peut qu'avoir des

répercussions importantes sur les « institutions » qui regroupent des analystes en vue de leur formation.

Charles Melman soutenait récemment qu'une association d'analystes devrait se garder de jouer le jeu institutionnel ; il ne devrait s'agir, dans une association d'analystes, que d'« un groupe de collègues et d'élèves concernés par la mise à l'épreuve d'une confrontation collective des textes et des pratiques »<sup>5</sup>. Sans doute. Mais les choses me paraissent effectivement plus complexes dans la réalité et pas toujours conformes à cet idéal. A se priver aussi radicalement de tout support institutionnel, il est possible que l'on se retrouve sans défense contre ce qu'il faut bien appeler la pulsion narcissique. C'est que nous avons à naviguer entre narcissisme et désir et c'est sans doute pour cela que Lacan a promu le désir de l'analyste comme opérateur dans les cures. Mais aussi, oserais-je ajouter, dans les institutions analytiques. D'ailleurs Charles Melman constatait dans ce même texte : « La maladie habituelle des Sociétés psychanalytiques est de reproduire, en microcosme, l'organisation commune à toutes les sociétés humaines » régies par le fétiche du Moi. « Il va être passionnant de voir si l'enseignement de Lacan, puis, il faut bien le dire, pendant 20 ans le mien, sont susceptibles d'autoriser une relation sociale – du moins dans notre groupe – soulagée de la fête du Ich. »<sup>6</sup>. Ce n'est pas gagné et il y a encore (et toujours !) du travail, celui de pousser au désir par le transfert de travail. Telle est sans doute la seule légitimité d'une « autorité » dans une association d'analystes.

\*\*\*

Nous savons, à la suite de Freud et Lacan, que nous ne pouvons pas, sous peine d'une dérive qui nous priverait précisément de toute efficacité (!), répondre à cette question difficile de l'efficacité dans nos interventions<sup>7</sup> en nous réclamant d'outils performants dont nous pourrions, par avance et avec précision, mesurer les effets. Une telle option nous rejeterait hors de l'espace de l'expérience analytique, pour nous donner l'illusion d'assurer la maîtrise de ce qui ne serait plus de

---

5. Charles Melman, « La fête du Ich » sur le site de l'Association Lacanienne Internationale, Freud-Lacan.com, 20/05/2004.

6. Ibidem.

7. Qu'elles aient lieu dans des cures dites « types » (je ne suis pas certain que cette appellation soit vraiment heureuse : toute cure apparaît toujours, dans l'après-coup, comme échappant à toute volonté de « typification ». D'où d'ailleurs la nécessité de toujours en reparler) ou dans ce que l'on appelle aujourd'hui le « hors-cure ». Etant entendu que ce « hors-cure » est à l'œuvre aussi bien dans nos cabinets que dans les institutions ou autres lieux où des psychanalystes sont amenés à intervenir.

l'analyse mais, selon le mot de Lacan, une « expérience psychotechnique »<sup>8</sup>.

Nous savons aussi que, cadenassé par une idéologie techno-scientifique qui ne peut penser l'économie de la preuve que sur le mode de la présentation expérimentale, l'air du temps a beaucoup de mal à penser une pratique alternative qui ne serait pas une technique machinique, réduite à un ensemble de procédures et dont le paradigme le plus clair est le « mode d'emploi ». Technique qui a évidemment toute sa légitimité quant il s'agit de la cybernétique des artefacts, mais qui ne semble plus adéquate quand on a à faire à des sujets, des parlêtres. Pour autant que l'on fasse encore la différence et que notre objectif commun ne se réduise pas à la gestion des ressources humaines ! C'est sans doute pourquoi beaucoup, sinon la plupart de nos contemporains qui ont des responsabilités dans le vaste champ de l'action sociale, sont à la recherche de tels outils et pour cette raison, fréquentent assidûment toutes sortes de formations qui leur assureraient un « prêt-à-faire » dont l'efficacité n'est pas, loin s'en faut, garantie. La succession ininterrompue des réformes dans l'enseignement est de ce point de vue éclairante quant à l'efficacité de la psychopédagogie ! Laquelle fonctionne le plus souvent conformément à ce paradigme technoscientifique.

Ce qui fait l'intérêt et le succès de tels « transferts de technologie », c'est qu'ils procurent à ceux qui les adoptent, le confort d'une position d'extériorité par rapport aux situations dans lesquelles ils sont pourtant engagés. Ces situations sont ici paramétrisées ; aucune « tuchè »<sup>9</sup> n'est à redouter et la réponse aux supposés besoins est quasiment automatisée. Cela dispense le travailleur – qui est davantage un serveur de machines (même si elles sont virtuelles et complexes) qu'un véritable travailleur ! – d'inventer et, par là, d'engager sa responsabilité. Son unique travail consistant à appliquer les procédures<sup>10</sup>.

- 
8. Jacques Lacan, « Intervention sur le transfert » (texte de 1951), dans *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 215. Pour revenir à la psychothérapie, voilà sans doute une bonne manière de l'aborder en essayant de répondre à cette question : la psychothérapie est-elle ou non une psychotechnique ?
  9. Ce terme grec, qui pourrait se traduire en français par « accident », « ce qui arrive hors toute prévision », a été utilisé par Lacan, dans le Séminaire XI, pour parler de la survenance du réel par opposition à l' « automaton » qui caractérise la chaîne signifiante.
  10. On a pu voir, dans l'actualité récente, combien cette problématique dépasse de loin le champ de la santé et celui de l'action sociale. L'espace politique est lui aussi gagné par cette épidémie de la procédure. Respecter la procédure semble aujourd'hui la seule préoccupation de beaucoup d'hommes politiques. Cela suffirait à leur garantir l'innocence sans qu'ils se préoccupent de ce qui est apparu alors comme des « conflits d'intérêts ». On voit bien combien le recours à la procédure a pour effet de mettre

Ce n'est évidemment pas dans cet univers technopraxique<sup>11</sup> que la psychanalyse peut prendre place. Mais alors comment penser une effectivité de la cure analytique qui ne soit pas de cet ordre ?

\* \* \*

Pour instruire cette question, il suffit de faire référence aux premiers séminaires de Lacan pour saisir comment son enseignement tourne explicitement autour de cette question de l'opération analytique. Comment en garantir l'efficace et le tranchant contre les prétendus progrès de la psychanalyse tels qu'ils s'élaboraient au sein de ce qu'il nommera, ironiquement, plus de vingt ans plus tard : la « SAMCDA, la société d'assistance mutuelle contre le discours analytique »<sup>12</sup>, laquelle manifeste, au niveau des institutions, la même défense, la même méconnaissance que celle que nous voyons se déployer dans les cures, à savoir une défense contre la castration.

Nous pouvons avancer que tout l'effort de Lacan, au long de son enseignement, aura été de penser cette unique question, même si de nouvelles formulations sont avancées et que d'autres ne seront plus explicitement reprises. C'est précisément le cas de la formule *le désir de l'analyste* qui apparaît dans le séminaire sur *l'Éthique de la Psychanalyse* (1960) et qui marque un moment-clé de son élaboration. Elle ne sera plus reprise, du moins en ces termes, dans les séminaires qui suivent *Les problèmes cruciaux pour la psychanalyse* (1965). La formule est désormais absente, mais ce qu'elle tentait d'articuler quant à la place et l'efficace de l'analyste reste d'actualité, reformulé dans les termes du *discours psychanalytique* où l'opérateur de ce discours analytique n'est autre que l'objet a, objet cause du désir.

Toujours dans ce même texte *Télévision*, Lacan annonce d'emblée que c'est à cette place qu'il convient que se tienne l'analyste : « Ces analystes qui ne le sont que d'être l'objet – objet de l'analysant »<sup>13</sup>. Avec cette audace dont il a toujours fait preuve (« n'y allons pas par quatre chemins »), il caractérisait la place de l'analyste en ces termes dont je ne suis pas sûr que nous puissions aujourd'hui, plus de trente ans plus tard, mesurer encore l'exacte portée :

« C'est qu'on ne saurait mieux le situer (l'analyste) objectivement que de ce

---

l'éthique hors jeu. Ou comme certains post-modernes le disent d'une manière euphémique : autonomiser l'éthique ! Ce qui renvoie pour eux à la séparation de l'éthique et de la politique.

11. Ce néologisme vise une pratique (praxis) réduite à la seule dimension technique.

12. Jacques Lacan, op. cit., p. 27.

13. Ibidem, p. 10.

qui dans le passé s'est appelé : être un saint. (...) Un saint, pour me faire comprendre, ne fait pas la charité. Plutôt se met-il à faire le déchet : il décharite. Ce pour réaliser ce que la structure impose, à savoir permettre au sujet, au sujet de l'inconscient, de le prendre pour cause de son désir. C'est de l'abjection de cette cause en effet que le sujet en question a chance de se repérer au moins dans la structure.»<sup>14</sup>

Nous reviendrons à cette position « objective » de l'analyste pour tenter de dire le rapport qu'elle a avec le « désir de l'analyste ». Mais attardons-nous encore aux premiers temps de l'enseignement de Lacan, enseignement qu'il a lui-même caractérisé comme un « retour à Freud ». Retourner à Freud, c'est-à-dire le lire. Non pas comme un philosophe ou un historien des idées. Non pas comme un disciple-commentateur qui se délecterait d'ajouter au texte freudien sa petite note, sa propre glose. Il s'agit plutôt d'une *reprise*, au sens de Kierkegaard, dont l'opérateur décisif, celui qui décide de ce qu'il y a là à lire ou à entendre, c'est la clinique. Mais pas n'importe quelle clinique. Il s'agit de la clinique telle qu'elle se déploie dans « l'expérience psychanalytique définie comme expérience de discours ».<sup>15</sup>

Mais, ici encore, il ne suffit pas de se contenter de référer la psychanalyse à cette réalité du discours pour que tout le tranchant de cette clinique soit rappelé. Il faut encore expliciter les conditions d'une telle expérience. Le point crucial de l'affaire, en deçà même du repérage de l'immersion des vivants parlants dans le discours, dans la parlotte, c'est la thèse structurale concernant la nature même du langage, à savoir que la définition du signe linguistique s'opère intra-systémiquement par une opération de pure opposition des signifiants entre eux et non par référence à une quelconque réalité extra-linguistique. Cette structure, il faut bien le dire, se trouve refoulée dans l'usage ordinaire du langage et du rapport social entre nous et nos semblables. Pour retrouver ce point de fondation de la structure langagière, il importe donc qu'on en revienne au signifiant, en deçà de ce rapport imaginaire d'un sujet à son semblable tel qu'il fonctionne dans n'importe quelle conversation banale, dans n'importe quel discours qui met en place la réalité. C'est, d'une certaine manière, prendre l'exacte mesure de ce que la linguistique structurale de Saussure nous a appris :

« Aucun linguiste ni aucun philosophe ne saurait plus soutenir, en effet, une théorie du langage comme d'un système de signes qui doublerait celui des

---

14. Ibidem, p. 28.

15. Moustapha Safouan, *Lacaniana. Les séminaires de Jacques Lacan*, Tome I, Paris, Fayard, 2001, p.8.

réalités. »<sup>16</sup>

Mais il ne faudrait pas penser –certains le pensent, bien sûr- que cette référence de Lacan à la linguistique structurale ne soit que le fait d'un effet de mode. La mode structuraliste qui sévissait en ces temps-là. Si Lacan est ainsi versé au rang des structuralistes –et lui même a reconnu que cette compagnie n'était pas pour lui déplaire-, c'est qu'il y trouve les concepts lui permettant de formaliser l'expérience analytique et de dépasser les apories de la clinique telle qu'elle avait pris forme chez les post-freudiens. Pourquoi ces apories ? Pourquoi ces impasses dans la cure ? Le diagnostic de Lacan est on ne peut plus clair. C'est que la pratique psychanalytique post-freudienne est engluée dans la relation imaginaire et produit des interprétations que Lacan nomme « des interprétation d'ego à ego, ou d'égal à égal », interprétations qui font jouer la réciprocité des sentiments et qui s'articulent dans le champ d'une relation duelle, imaginaire, analysant-analyste : Vous êtes hostiles parce que vous pensez que je suis irrité contre vous. Comment en sortir ? En rappelant la relation symbolique à l'Autre qui nous constitue. On aura compris que je ne fais que commenter ici le fameux schéma L où l'on peut clairement lire que la relation imaginaire (a – a') vient faire obstacle au rapport symbolique (A – S)

Exit donc la théorie de la représentation, du moins en ceci qu'elle viendrait caractériser le rapport des signes linguistiques aux « choses » de la réalité. Non pas que le référent soit une catégorie linguistique désormais dépassée. Bien évidemment, le langage nous sert aussi à parler des choses, mais ce rapport du langage aux choses est désormais marqué par la dimension d'un arbitraire sociologique qui caractérise la langue. Si on voulait être précis, il faudrait avancer qu'effectivement c'est la langue qui nous permet de « baptiser » le monde<sup>17</sup> et de

---

16. Jacques Lacan, « Propos sur la causalité psychique » dans *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p.166.

17. Il faudrait évidemment s'attarder longuement sur cette idée. Je l'emprunte à Jean Gagnepain et à sa théorie de la médiation qui a le mérite de distinguer radicalement le langage et la langue. Pour lui, le langage est un système des signifiants (thèse structuraliste) au sein duquel est généré le sens par l'opération de la synonymie alors que la langue est une reprise sociale du langage en vue de la constitution d'une réalité, d'un monde. On voit comment « sens » et « référent » sont par là totalement disjoints. Par contre ce que Jean Gagnepain ne théorise pas explicitement, c'est le manque dans l'Autre, ni d'ailleurs le rapport du système des signifiants à l'Autre. Pas davantage la question du désir comme originé au manque. Pour lui le désir se réfère à une autre médiation et n'a pas à faire directement avec le langage, mais avec ce qu'il nomme l'éthico-moral. Quoiqu'il en soit, ce qui est bien mis en évidence chez Gagnepain, c'est que le rapport des mots aux choses reste hypothétique, arbitraire disait Saussure et relève d'une opération, non pas conceptuelle, mais sociologique. Peut-être faudrait-il

parler des choses, le langage se trouvant déchargé de cette tâche pour être le lieu où s'élabore le système *incomplet* des signifiants, c'est-à-dire la pensée. Ce que Lacan a nommé le lieu de l'Autre. Le trésor des signifiants, marqué par le manque, l'incomplétude et organisé, précisément, par le signifiant du manque.

Il importe de prendre l'exacte mesure de cette incomplétude de l'Autre. Un mot, sans doute faudrait-il dire un *nom*, donné à une chose n'est en rien sa « définition ». Il est une hypothèse, c'est-à-dire une fiction, un bord tracé autour d'un non savoir mais qui donne la possibilité d'articuler ce signifiant à d'autres, créant ainsi un réseau de signifiants qui fait savoir. Savoir toujours hypothétique parce que suspendu à ce point irréductible de non savoir d'origine. Ce point de non savoir, nous pouvons dire qu'il est bordé par le signifiant « Phallus », signifiant du manque dans l'Autre, non pas tant parce qu'il viendrait pointer le manque, mais plutôt en indiquant la fécondité du côté de l'action, du côté du savoir. Vous voyez que je tente d'indiquer ici une différence entre le Phallus (symbolique) et le signifiant du manque dans l'Autre, S (A)<sup>18</sup>. Cela devrait nous permettre d'avancer que tout savoir relève nécessairement de l'ordre phallique.

La représentation ne réfère donc plus le signifiant à une réalité externe au langage, elle joue, au contraire, d'une manière interne, à savoir par le renvoi d'un signifiant à un autre signifiant avec pour enjeu la production d'un sujet, selon la formule bien connue : « Le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant ». C'est très exactement cela la structure que Lacan évoquait dans le texte de *Télévision* et où le sujet a à se repérer. A se repérer dans cette dépendance radicale à l'Autre incomplet, via lequel il est – le sujet – marqué à son tour par la castration.

Si nous pratiquons la lecture de Lacan, nous sommes quelque peu familiers de cette mise en forme. Cela ne doit pourtant pas nous faire oublier l'extrême nouveauté, voire la dimension d'inouï d'une telle approche. Ni non plus nous rendre aveugles à la permanence, aujourd'hui plus que jamais, de l'épistémologie réaliste qui était celle des post-freudiens et par rapport auxquels Lacan s'est démarqué. Revenons une fois encore à *Télévision*, spécialement à la quatrième partie de cette conversation qui débute par une question-objection, laquelle tourne autour de l'approche lacanienne de l'inconscient *structuré comme un langage*. A quoi ...

---

voir dans cette référence sociologique, la présence de l'Autre. Ce qui nous ouvrirait à cette hypothèse intéressante que la psychanalyse serait à penser comme une sociologie structurale. Je n'en dis pas plus, mais j'y verrais une manière radicale de démarquer l'analyse de toute récupération psychologique.

18. On trouvera de précieuses indications à ce propos avec ce que Roland Chemama rappelle de la *double valence* du signifiant phallique. Cfr. Roland Chemama, *Dépression, la grande névrose contemporaine*, Raimoville St Agne, Erès, 2006.

« On vous oppose, sous des formes diverses : ce ne sont là que – des mots, des mots, des mots. Et de ce qui ne s'embarrasse pas de mots que faites-vous ? Quid de l'énergie psychique, ou de l'affect, ou de la pulsion ? »

Vous entendez bien l'objection : de quoi parlez-vous ? où est le référent de votre discours ? Quelle réalité vient lester la légèreté de votre dire ? Et Lacan de répondre du tac au tac : « Vous imitez là les gestes avec lesquels on feint un air de parenté dans la SAMCDA »<sup>19</sup>.

Plus sérieusement, il argumente que ce qui résiste au dire, ce qui fait point de butée dans la suite infinie des signifiants s'articulant les uns aux autres, ce n'est rien de ce qui relèverait de la réalité, mais bien le *Réel*, à savoir : l'impossible à dire, ou encore plus précisément ce que le symbolique, dans son effort à dire les choses, a expulsé de la réalité. Telle est la butée du symbolique : non pas les choses dans leur positivité, positivité qu'elles acquièrent d'ailleurs du sens, effet d'un nouage du symbolique et de l'imaginaire (ce que je tentais de dire plus haut en parlant de la langue), mais le manque interne au système des signifiants (l'Autre). Autrement dit, sa castration. C'est à partir de cela que s'organise la structure, comme manière de faire avec la castration.

A entendre (car il s'agit davantage d'entendre que de comprendre ; d'où ce que Freud déjà appelait « l'attention flottante », flottante de ne pas être focalisée sur un sens à comprendre mais sur des signifiants à repérer, à entendre) le discours de l'analysant de la sorte, la clinique s'en trouve radicalement subvertie. Le symptôme dont le patient se plaint et dont il souffre n'a plus à s'inscrire dans le cadre d'une *sémiologie*<sup>20</sup> ; il n'est pas à référer à un substrat de réalité (dysfonctionnement –comme on aime à dire aujourd'hui- de la réalité biologique du corps ou encore trauma repérable dans l'histoire du sujet), mais au réseau de signifiants qui pour être insu n'en est pas moins opérant. Je veux dire : le savoir inconscient.

Prenons l'exemple de la dépression dont nous savons combien la médecine et la pharmacie voudraient isoler les facteurs biologiques déterminants pour soigner les déprimés avec des antidépresseurs. Au point que, négligeant toute étiologie, ces praticiens en viennent à définir, strictement pragmatiquement, la dépression comme ce qui se soigne par les antidépresseurs.

La dépression est devenue la maladie d'un siècle qui ne peut plus accepter que des sujets soient tristes, ni qu'ils cèdent à l'ennui.

---

19. Jacques Lacan, *Télévision*, op.cit., p. 33.

20. « Méd. : Partie de la médecine qui étudie les signes des maladies » selon le dictionnaire *Petit Robert*, 1977.

« La tristesse, par exemple, on la qualifie de dépression à lui donner l'âme pour support, ou la tension psychologique<sup>21</sup> du philosophe Pierre Janet. Mais ce n'est pas un état d'âme, c'est simplement une faute morale, comme s'exprimait Dante, voire Spinoza : un péché, ce qui veut dire une lâcheté morale, qui ne se situe en dernier ressort que de la pensée, soit du devoir de bien dire ou de s'y retrouver dans l'inconscient, dans la structure.

Et ce qui s'ensuit, pour peu que cette lâcheté, d'être rejet de l'inconscient, aille à la psychose, c'est le retour dans le réel de ce qui est rejeté, du langage ; c'est l'excitation maniaque par quoi ce retour se fait mortel. »<sup>22</sup>

\*\*\*

Revenons une dernière fois à ce séminaire I pour remarquer que le concept freudien qui occupe Lacan dès les premières leçons, est celui de « résistance », à savoir tout ce qui fait obstacle à la cure. Ce n'est évidemment pas sans raison que sa première approche des textes techniques de Freud se focalise ainsi sur cette question de la résistance. C'est que la vulgate psychanalytique de cette époque – et peut-être celle d'aujourd'hui, je veux parler des ornières où, malgré Lacan, nous nous enfonçons encore si facilement – pensait la cure essentiellement comme une analyse des résistances. Résistances qui ne permettaient pas à l'analysant d'acquiescer aux interprétations de l'analyste.

Un tel « traitement » empêche de produire ce retournement dont nous avons dit qu'il était la condition même de l'analyse. Prétendre trouver dans le renforcement du moi de l'analysant, par identification à celui de l'analyste, le moyen de lever les résistances, est une illusion. L'analyste post-freudien, parce qu'enfermé dans une relation imaginaire et moiïque, n'en a pas véritablement les moyens.

C'est pourquoi, il est intéressant, pour notre propos, d'attirer l'attention sur une autre manière d'aborder cette question de la résistance, celle qui fait dire à Lacan – ça lui arrive ! – qu'« *il n'y a dans l'analyse d'autre résistance que celle de l'analyste.* »<sup>23</sup>. Pourquoi renvoyer de cette manière la résistance du côté de l'analyste ? Pour pointer bien sûr cette pratique de la cure dont nous parlions à l'instant et qui « *faute de s'astreindre aux voies dialectiques où s'est élaborée l'analyse, et faute de talent pour retourner à l'usage pur et simple de la suggestion* » ne fait que « *rentrer dans cette dialectique du moi et de l'autre qui fait l'impasse du névrosé.* ». Que

---

21. Le trop fameux « stress ».

22. Jacques Lacan, *Télévision*, op. cit., p 39.

23. Jacques Lacan, « Introduction au commentaire de Jean Hyppolite », dans *Ecrits*, Paris, Seuil, p. 377. On notera que ce texte date de 1954 et est extrait du Séminaire I.

l'analysant mette en avant, dans la cure toutes ses défenses, toutes ses résistances, cela ne doit pas nous surprendre puisqu'il n'y a pas de raison pour qu'il présente dans la cure un autre rapport à sa structure que dans la vie ordinaire. Répétition au sens le plus habituel du terme. S'il y a du nouveau à espérer, ce n'est pas de ce côté qu'il faut l'attendre, mais bien du côté de l'analyste à qui il est précisément demandé d'amener quelque chose qui fasse rupture par rapport à cette mise en place névrotique de sa demande. Que quelque chose de cette complicité imaginaire soit déplacée pour que puisse se manifester la vérité du rapport du sujet à l'Autre, au symbolique dans les réseaux duquel il se trouve pris. C'est la condition essentielle à la mise en place d'une analyse. C'est l'acte analytique qui ouvre la cure et dont l'effet porte sur la demande de qui s'adresse à nous. Demande qui se déplace, qui se modifie. Laquelle modification, dans le meilleur des cas, met le sujet en position d'analysant. A le dire encore autrement : la demande ne vient plus faire écran au désir. L'analyse peut donc se caractériser comme le lieu d'émergence de la dimension du désir chez un sujet, chez qui le désir est empêtré dans l'amour, englué dans un rapport d'amour à l'Autre. Ce qui signifie bien sûr qu'il ne peut y avoir d'analyse sans une radicale modification du rapport que nous entretenons à l'Autre. Ce n'est pas pour rien qu'un séminaire de Lacan s'intitule précisément : « D'un Autre à l'autre ». Modification, faut-il le redire, qui ne peut s'opérer si l'analyste se fait le complice de son analysant, clôturant le rapport duel dans l'expulsion de l'Autre.

Il est évidemment possible que l'analyste résiste à une pareille manœuvre dans la mesure où il reste lui-même otage de sa propre névrose, où son désir continue à se confondre à la demande de l'Autre. Tout est alors en place pour une véritable scène de complicité et de réciprocité entre deux semblables, tout deux pris dans une quête d'amour. Rien ici ne peut faire « bascule du désir »<sup>24</sup>

Cela implique, du côté de l'analyste, une « véritable conversion dialectique, encore faut-il qu'elle s'entretienne chez le sujet d'un exercice continu. C'est à quoi se ramène véritablement toutes les conditions de la formation du psychanalyste. »<sup>25</sup> C'est pour penser cette « conversion » que Lacan a parlé du « désir de l'analyste ». Il convient d'y entendre cette exigence adressée à l'analyste d'avoir précédé son analysant dans ce passage par quoi il a désaliéné son désir de la demande de l'Autre. C'est ce désir averti, ce désir repéré qui lui permet, dans ses interventions, d'ouvrir ce même passage à son analysant.

\*\*\*

---

Cf. Jacques Lacan, *Séminaire I*, op. cit.

25. Ibidem.

Je voudrais conclure sans pour autant clôturer, en revenant sur l'hypothèse que j'ai avancée à propos du rapport qu'entretient ce désir d'analyste à l'objet a. Ou plus précisément encore pourquoi, comme on peut le constater, Lacan, dans la dernière partie de son enseignement, n'a plus utiliser cette formule du désir de l'analyste, pour insister sur le fait que l'analyste avait à occuper, pour son analysant, cette place de l'objet a.

Il y a un paradoxe dans la position de l'analyste. D'une part, il lui est demandé –c'est là le point essentiel de sa formation- d'avoir lui-même traversé l'expérience de l'analyse. Nous savons que pour dire cette traversée, Lacan a proposé plusieurs présentations dont notamment cette ouverture du sujet à la dimension de son désir. Ce qui l'amène à se déprendre –du moins en partie- de l'emprise narcissique. Mais finalement, la formulation à laquelle il en viendra est la suivante : ce qui signe pour un sujet la fin de sa cure, c'est la rencontre de son être sous la forme de l'objet a.

*« Cet objet qui venait faire bouchon au vide de son désir... »*

Mais il s'agit là encore d'une formule imagée : « faire bouchon au vide de son désir » cela signifie que le sujet, ne supportant pas ce vide, le comble avec la demande de l'Autre. L'objet a, ou plutôt les objets a ne sont rien d'autre que les différentes formes d'articulation du sujet à cette demande de l'Autre.

*« ... en définitive, c'était lui-même »*

comme s'il ne trouvait à être, à consister dans l'être que de se faire l'objet a de l'Autre, venant ainsi réparer la blessure narcissique causée à l'Autre par la castration. Ainsi ce patient, religieux de son état, qui rendait raison de sa vocation en disant qu'il voulait « être un saint (sein) pour maman »

*« C'est qu'au terme du processus (de la cure), le sujet peut réaliser comment il s'était fait l'objet –le déchet- de l'Autre. Cela au moins dans son fantasme ; mais pour l'homme c'est le fantasme qui organise la réalité. Et la psychanalyse pourrait l'aider (...) à se déprendre de cette position. La fin de l'analyse serait une traversée du fantasme. »<sup>26</sup>*

Pour le dire encore autrement, on pourrait se représenter la cure comme le passage, pour un sujet, de l'être à l'ex-istence. Topologiquement, cela pourrait s'illustrer par le passage d'un ensemble complet (non troué) et fini à un ensemble incomplet (donc troué, marqué localement par le manque) et infini. Et cela par l'opération suivante qui fait de la *frontière*, qui contient et définit tous les éléments de cet ensemble complet et fini, un *bord* brodé autour du vide, à partir duquel se génère un ensemble infini, mais incomplet. Vide, parce que évidé de tous les éléments qui cessent d'être pour exister.

---

26. *Dictionnaire de la Psychanalyse*, op. cit., entrée « cure ».

Une fois qu'une telle transformation s'est opérée, on pourrait penser que le sujet est définitivement quitte, non pas de sa dette symbolique par rapport à l'Autre, mais de la demande de ce dernier, celle qui informe l'objet a. Ce qui permet d'ailleurs à l'objet a de choir définitivement. Mais sans doute, comme l'expérience – la nôtre et celle de nos analysants – nous l'apprend, une telle issue à la cure est idéale. Dans la réalité, nous restons sans doute toujours dans une certaine dépendance à l'égard de la demande que nous supposons à l'Autre et ce que nous pouvons attendre de la cure, c'est que cette dépendance soit, elle aussi, avvertie.

C'est pourtant ceux qui ont mené leur cure jusqu'à un certain point<sup>27</sup>, que nous pensons en mesure d'assumer, à leur tour, la fonction d'analyste. C'est-à-dire, nous l'avons assez dit, d'occuper cette place d'objet a pour l'analysant. C'est là un paradoxe. Peut-être un symptôme ?<sup>28</sup>

« Comment peut-on désirer s'installer à cette place, demande alors Lacan, et surtout comment le désir de celui qui s'installe à cette place pourra-t-il opérer dans la cure de ceux qu'il aura à entendre ? »<sup>29</sup>

Osons une réponse. Le désir de celui qui s'installe à cette place d'avoir lui-même traversé une cure analytique, est « ouvert », désencombré de la demande de l'Autre. C'est dire aussi que ce désir est capable de se reconnaître pour ce qu'il est, ou plus justement pour ce qu'il n'est pas. Entendez que le désir n'est pas, il n'a pas d'être ; il existe seulement, comme le sujet. Supporter ce non-être du désir, c'est aussi supporter ce que Freud avait appelé l'*Hilflosigkeit*, le sans recours. Il n'y a pas d'abonné au numéro du grand Autre que vous avez appelé. Tel est sans doute le point de non retour, là où l'Autre ne répond plus. Non pas qu'il aurait répondu auparavant. Mais en ce point où il affronte le « sans recours », le sujet ouvre enfin les yeux sur l'incomplétude de l'Autre. Le désir de l'analyste qui l'a précédé dans cette expérience est comme la balise qui indique un passage (voire une passe) possible. Ou en d'autres termes, soutenir que le désir se trouve causé par un objet a dont le destin est de choir. C'est dire que notre désir trouve lieu au bord d'un vide d'objet. Nous ne pouvons sans doute accéder à cette expérience que si un autre accepte, dans le transfert, d'en occuper la place et d'en soutenir la fonction de vide. C'est sans doute cela que voulait anticiper le titre que j'ai donné à cet article : un désir avverti (d'analyste) qui vaut pour deux.

---

27. Il me semble que ce « certain point » est toujours énigmatique et qu'il serait intéressant de se pencher sur cette question de la fin non idéale de la cure.

28. Lacan a avancé – était-ce une boutade ? – que devenir analyste n'est peut-être pas la meilleure manière de terminer son analyse. De même, dans cette perspective, l'analyse didactique pourrait bien être ce travail autour du désir de devenir, d'être analyste.

29. Ibidem.